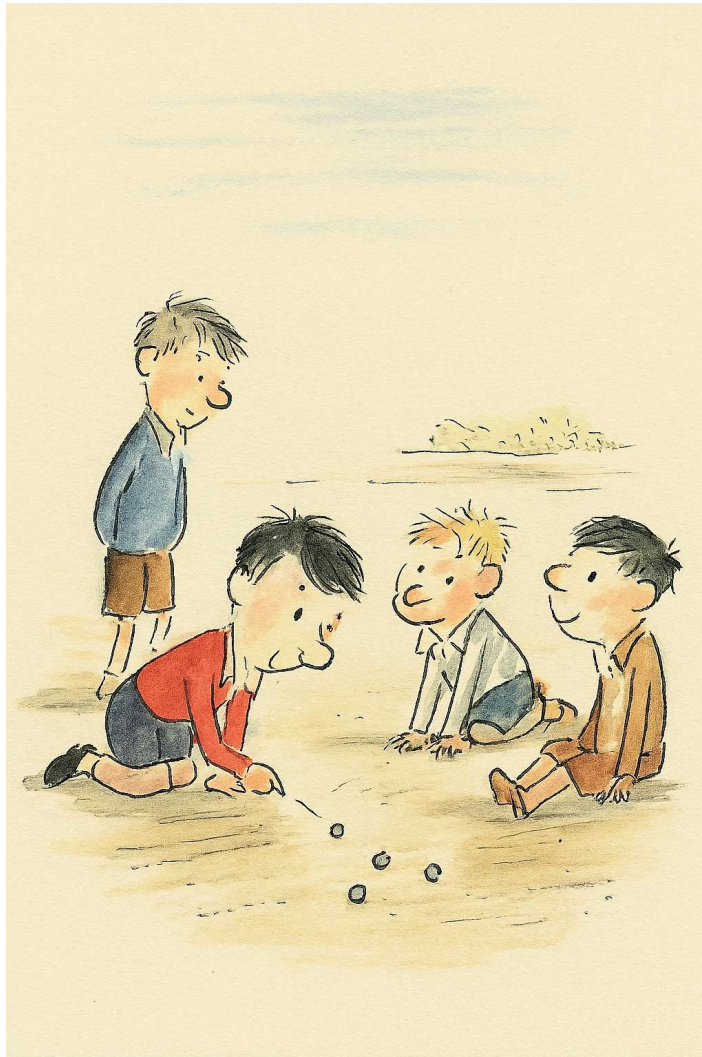


Mon école Saint-Joseph

Pierre Gojat



psm

Mon école Saint-Joseph

Comme pour tout un chacun, les années de mes apprentissages fondamentaux, ceux de la lecture, de l'écriture et du calcul ont joué un rôle primordial. Pour autant, peut-on considérer que ces années de formation ont constitué pour moi un moule qui m'aurait imposé une conformation définitive de l'esprit ? Mon histoire au sein d'une école de garçons de mon quartier répondra à cette question. Mais, bien sûr, c'est un exercice difficile que de tirer hors de la banalité un récit constitué à partir de l'observation des microscopiques fragments du quotidien au travers desquels nous sommes presque tous passés. L'école Saint-Joseph était bienveillante et placée sous la haute surveillance, très conservatrice, de la tradition catholique. Elle était aussi pétrie des conventions éducatives qui régnaient alors dans les familles entre 1963 et 1969.

Lorsqu'on les considère aujourd'hui, les circonstances de ces apprentissages universels apparaissent comme étant vraiment très en retard sur leur époque. L'historien René Rémond affirmait à juste titre que le xx^e siècle n'avait commencé qu'en 1918 et tout porte à s'accorder avec cette interprétation. De mon point de vue cependant, l'école fait exception à ce classement car le xx^e siècle à l'école, pour moi n'a démarré qu'en 1968. Les nombreux faits dérisoires que j'ai ici recueillis plaident en faveur de cette thèse. Même si mon témoignage n'utilise pas au sens strict une méthodologie ethno-anthropologique sociale et scolaire parfaite, la démonstration quoique anecdotique est très parlante et me semble convaincante.

Comment peut-on écrire ?

Mes camarades de classes et moi avons appris et pratiqué l'écriture à la craie sur une ardoise, au crayon à papier puis au porte-plumes avec les fameuses plumes Sargent-Major. Nous avons eu à nous confronter jusqu'en 1967 à des rituels hérités du xix^e siècle. Un exemple emblématique que j'ai vécu, en est fourni par la tournée de remplissage des encriers en porcelaine ceux-là mêmes qui étaient logés dans un trou circulaire pratiqué dans nos pupitres en bois. Le déversement d'encre violette précautionneusement distribuée par l'instituteur ressemblait à une pratique religieuse, en tous points comparable à l'usage des burettes confiées au prêtre par les enfants de chœur lors des messes.

Après avoir décrit cette délicate manœuvre, il est inutile de vous préciser que porter une blouse était indispensable. Disposer d'un chiffon était obligatoire. Posséder un buvard l'était tout autant. Les plus chanceux d'entre nous possédaient à la maison une pierre ponce destinée à les aider à ôter les taches d'encre séchées sur les doigts, stigmates qui ornaient leurs mains après l'école, car le savon et l'eau chaude à eux-seuls n'y suffisaient généralement pas.

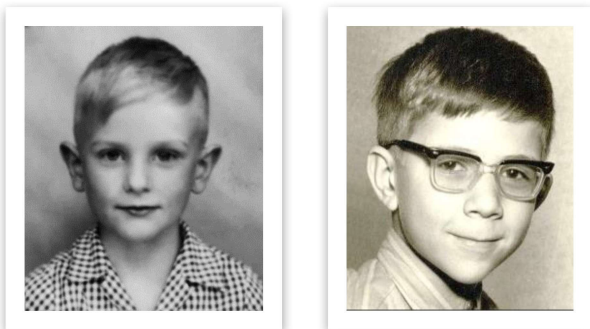


L'usage du stylo à bille, alors qu'il était populaire depuis vingt ans dans les années soixante, était proscrit car réputé incapable de tracer des pleins et des déliés - si élégants - alors que même les plumes d'oie en étaient capables et que l'on acceptait très bien que les crayons à papier s'en exonèrent ! Le stylo à bille était aussi accusé de délivrer un trait irrégulier parsemé de boursoufflures tout au long de son itinéraire et donc en fin de compte il était considéré comme très impoli et malpropre. Pour illustrer ces temps si loins-si proches voici la transcription de la circulaire du ministère de l'Éducation nationale No 65-338 du 3 septembre 1965 qui se penche sur l'apprentissage de l'écriture :

« Il convient de constater que, de nos jours, on utilise couramment une écriture cursive qui ne nécessite à aucun moment une pression différenciée de la main. Les traits ont une largeur uniforme et sont tracés d'un mouvement continu. Il n'y a donc pas lieu d'interdire [*belle litote*] les instruments à réservoir d'encre [*comprendre des stylos avec des cartouches, quoi !*], ni même [*Hou là-là, c'est tout dire !*] les crayons à bille [*notez qu'ils sont cantonnés dans la catégorie des crayons, pas encore admis à être inclus dans la famille plus noble des « stylos-à-bille »*] qui procurent des avantages de commodité pratique, [*les amateurs apprécieront à sa juste valeur la présence de ce méticuleux pléonasme administratif : la « commodité-pratique » est ici dûment véhiculée par une circulaire émanant du ministère de l'Éducation nationale lui-même*] à condition qu'ils soient bien choisis, et qu'ils permettent sans effort excessif des doigts, du poignet et de l'avant-bras, d'obtenir progressivement une écriture liée, régulière et assez rapide. Les maîtres veilleront toutefois au bon emploi de ces divers types d'ins-

truments et feront apprendre les graphies correspondant à leur bon usage. »

Le stylo à plume avait été trop cher jusqu'à cette année pivot de 68 et il était donc encore banni, car jugé trop inégalitaire. Les stylos feutres allaient bientôt éclore et constituaient aux yeux des enseignants des objets extraterrestres donc interdits. Les fameuses années dites des trente glorieuses étaient en route depuis déjà vingt ans, mais les instruments d'écriture des écoliers avaient été oubliés, laissés délibérément de côté par la croissance d'après-guerre. Sous cet aspect, au moins, l'école d'alors avait cinquante ans de retard. Je suis aujourd'hui âgé seulement d'une petite soixantaine, mais je prends conscience que rédiger ce texte sur mon ordinateur portable et ma tablette me donne l'impression un peu vertigineuse que lorsque j'étais enfant, à l'école je vivais dans un monde encore terriblement vieux.



Copains d'avant

Commodités

L'école nous faisait goûter pleinement des charmes de l'hiver. En tout premier lieu, un usage voulait que les garçons de nos âges portassent des culottes courtes pendant tout le premier trimestre, autrement dit jusqu'aux vacances de Noël. Hors, il arrivait assez régulièrement que fin novembre, début décembre, la température extérieure s'abaisse considérablement en voisinant le zéro degré centigrade. Le pantalon dit *blue-jeans*, bien qu'ayant été breveté



en 1873 et, depuis lors, mis à l'épreuve très consciencieusement par les garçons-vachers¹, les chercheurs d'or, les ouvriers et les marins de tous pays, n'avait été adopté dans les années 1950 que par les blousons-noirs². Cela lui avait donné très mauvaise Presse en en faisant un symbole de marginalité. C'est durant l'été 1959 qu'en complément au terme de « *voyous* », l'appellation « *blousons noirs* » apparaît pour la première fois dans la Presse, avec un article de France-Soir du 27 juillet 1959 relatant un affrontement entre bandes survenu au square Saint-Lambert, à moins de 300 mètres de notre école. France Soir fait sa « *Une* » à six reprises sur ce thème, en août 1959. Le journal « *Détective* » lui consacre cinq numéros consécutifs. Dix ans après, les enseignants étaient encore sensibles à la tenue vestimentaire des élèves. Le terme de « *jeunes délinquants* » n'avait pas encore fait florès.

Donc, au début des années 1960, il était rigoureusement interdit de porter des jeans à l'école en toutes saisons. Les portraits d'élèves que nous étions, ceux de petits garçons, témoignent que nous étions bien innocents et alors indignes de porter des jeans, des vrais pantalons d'hommes.

Pendant la durée des récréations et la pause de midi il était interdit de rester dans les classes qui étaient fermées à clé dès que l'on nous en avait fait déguerpir. Mais, bien sûr, attendant à la cour de récréation, il y avait un préau ouvert à tous les vents et à tous les

¹ Les *cow-boys* si vous préférez

² C'est durant l'été 1959 que l'appellation « blousons noirs » apparaît pour la première fois dans la Presse, avec un article de *France-Soir* du 27 juillet 1959 relatant un affrontement entre bandes survenu au square Saint-Lambert, à moins de 300 mètres de notre école. *France Soir* fait sa « une » à six reprises sur ce thème, en août 1959. *Détective* lui consacre cinq numéros consécutifs. Dix ans après, les enseignants étaient encore sensibles à la tenue vestimentaire des élèves.

courants d'air, mais, si on s'y serrait un peu, il nous protégeait de la pluie. À titre exceptionnel, en cas de forte pluie justement, le préau accueillait les parents venus chercher leur enfant à la sortie de l'école, alors que l'usage était qu'ils attendissent à l'extérieur sur la voie publique, cantonnés dans la bande que formait l'étroit trottoir qui longeait les grilles fermées de l'école.

C'est sous ce préau que se trouvaient les toilettes à la turque dont le portrait et la faïence mériteront toujours d'être brossés. Alliées à des conditions de propreté et d'hygiène désastreuses, des odeurs catastrophiques, avec un papier toilette qui, quand il ne manquait pas complètement, était à l'ancienne mode composé de feuilles marron extrêmement minces ayant un aspect raide, lisse et même vernissé, ces toilettes antédiluviennes n'étaient guère encourageantes. Elles étaient donc situées à l'extérieur, et avaient des portes tronquées laissant voir les pieds de l'impétrant tout en autorisant ou plutôt favorisant les courants d'air. L'hiver il y faisait donc très froid. Une épreuve supplémentaire attendait ses utilisateurs. La chasse d'eau de ces toilettes, selon le modèle d'époque, était un réservoir de faïence perché tout en hauteur sur le mur tout au fond du minuscule local. Pour tirer la chasse il fallait agripper une petite manette reliée à une chaîne qui pendait lamentablement sur le côté du réservoir situé en hauteur, pratiquement au plafond. Que la chaîne soit trop courte, cassée ou non, avec ou sans poignée, il valait beaucoup mieux, avant usage du lieu, s'ingénier à tirer la chasse avant de se risquer à mettre les pieds au sol sur les plots de faïence glissants dont l'état était toujours douteux. Il fallait tirer la chaîne assez vigoureusement pour déclencher un bruyant déluge d'eau, toujours mal réglé, qui irrémédiablement trempait nos chaussures. Cela valait quand même mieux que crotter - au sens propre du terme *sic* ! - ses chaussures. C'était une vraie gymnastique : écarter les jambes pour placer les pieds le plus à l'extérieur possible le long des murs latéraux. Au



moment de tirer la chasse, ils devaient également être le plus loin possible du futur déluge d'eau, il fallait également se hisser sur la pointe des pieds pour éviter de mouiller la totalité de ses chaussures, tendre le bras à l'autre bout du réduit et donc en hauteur jusqu'au mur du fond, tirer fort et se sauver le plus rapidement possible avant que le flot imbécile inonde vos pieds. Même en adoptant la position d'une araignée qui écarte largement ses huit pattes et saute vivement pour s'enfuir, on n'y parvenait jamais vraiment. Autant dire que cet endroit ne méritait absolument pas la dénomination de lieu d'aisances. Lorsque j'ai changé d'école, ce que j'ai le plus apprécié c'était de ne plus être soumis à l'épreuve que je viens de décrire. J'avais enfin accédé au fait que s'asseoir sur le trône n'était pas un privilège réservé aux seuls rois du monde.

Le directeur d'école

Le directeur d'école Monsieur Roÿs, prononcer « Ro' Ho-Hisse » à cause du tréma, était un homme de petite taille à l'allure sévère, toujours vêtu à l'identique. Il portait en effet un sempiternel costume de couleur automnale, d'un brun-roux à rayures à nul autre pareil. Pour nous ce costume était principalement destiné à pourvoir son porteur d'une certaine respectabilité mais nous constatons bien qu'il n'avait jamais été ni élégant ni à la mode. Il ne l'était pas du tout et ne le serait jamais. Le directeur ainsi costumé frottait constamment les extrémités des manches de sa veste l'une contre l'autre, poignet contre poignet, pour y enlever la poussière de craie qui semble-t-il s'y incrustait impitoyablement. Ses doigts repliés sur les paumes se crispaient en agrippant la partie terminale de ses deux manches comme si elles étaient trop courtes. Il faut bien le reconnaître que ces incroyables morceaux de tissu terminaux sont idiotement aptes à s'incruster en permanence. Pour ne pas être en reste, le directeur portait des chaussures supposées cirées au préalable et devenues plus ou moins poussiéreuses et il s'ingéniait à les essuyer ou plutôt à

les frotter sur le bas de son pantalon. Cela mérite explication, car il déployait une gestuelle habile et rare. En effet, il lustrait le dessus de chacune de ses deux chaussures par des frottements vifs et répétés sur le tissu de son pantalon à l'arrière de la jambe opposée à la pointe qu'il prétendait nettoyer, voire faire briller. Un flamant rose perché alternativement sur chacune de ses pattes n'aurait pas fait mieux.

Autre attribut de son pouvoir absolu, le Directeur possédait une arme secrète. Il était le seul de toute l'école à détenir le *Corrector*, un dispositif composé de deux ou trois flacons hermétiques contenant des substances liquides mystérieuses et quasi alchimiques³. Elles étaient rangées avec soin dans le tiroir de son bureau dûment fermé à clé. Par de méticuleuses applications successives, le directeur pouvait effacer tout chose écrite à l'encre supposément indélébile en se servant de ces produits soigneusement appliqués sur les documents incriminés grâce à de minuscules compte-gouttes et de fins pinceaux insérés dans chacun des bouchons fermant hermétiquement les flacons magiques. On pouvait ainsi effacer définitivement, puis rectifier l'inscription erronée en écrivant à nouveau sur le papier qui était miraculeusement redevenu vierge. Cette procédure d'exception concernait pratiquement exclusivement ce qui figurait sur les livrets scolaires. La correction paraissait ensuite indétectable, quasi surnaturelle. Évidemment, ce pouvoir magique auréolait le Directeur, seul détenteur de ces élixirs. Naturellement, il n'était possible de voir officier le directeur dans cet exercice que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, dans l'intimité de son bureau. Il fallait qu'auparavant une erreur de forme eut été constatée, vérifiée et certifiée. Pour ce faire, la charge de la preuve scolaire suivait un itinéraire digne de la procédure nécessaire à un pourvoi auprès de la Cour de Cassation ou à un recours à la Cour

³ Le *Corrector* était un kit de 2 ou 3 flacons dont du permanganate, de l'acide sulfurique dilué et un réducteur neutralisant.

européenne des Droits de l'Homme qui, ceci dit, n'existait même pas en ce temps-là... Comme délégué de classe, j'ai eu le privilège d'assister à ce cérémonial en de très rares occasions. Mais, paradoxalement, le Directeur qui aurait dû en principe être tenu pour responsable des erreurs commises, s'érigeait en ces circonstances à la fois en alchimiste et en redresseur de torts. Il sortait donc toujours doublement grandi par la correction de ces erreurs qui étaient cependant assez rares.

La fenêtre

Derrière les grillages, les fenêtres de la classe nous laissaient percevoir le reste-du-monde ainsi qu'un coin de ciel. Nous apercevions parfois avec émerveillement ce même ciel qui, étrangement sombre, annonçait la neige qui allait tomber sur nous alors que tous nos corps frémissaient déjà depuis un bon moment. Nous nous ébrouions avec cette préscience que seuls les animaux, les élèves et leurs instituteurs possèdent, pour détecter la venue imminente de la neige.



Un autre perturbateur scolaire, beaucoup plus sonore, se faisait lancinant pendant ces années de labeur. En dehors de la classe, le reste-du-monde était dominé par la démolition successive de tous les bâtiments qui bordaient la cour de l'école. Il était

impossible de ne pas être capté par le spectacle mirifique que constituait ces boules de démolitions suspendues à de longs câbles au sommet d'un monstrueux engin de chantier, à moitié grue, à moitié pelleteuse à chenilles. Visibles depuis la fenêtre de la classe, ces énormes boules d'une masse impressionnante oscillaient dans

des va-et-vient pendulaires et bruyants qui n'avaient pour but que de mettre fin aux édifices vieillissants qui hésitaient à quitter l'ère gaulliste et semblaient résister en ne voulant pas adopter l'urbanisme pompidolien alors triomphant. En guise de bouquet final de ce spectacle de son et lumière, une fois les murs tombés dans un grand vacarme, les marteaux piqueurs finissaient le travail et s'achevait alors la construction d'un immeuble flambant neuf, toujours plus haut, ce qui revenait à obscurcir davantage notre horizon scolaire après lui avoir fait subir tous les vacarmes normalement interdits.

L'instit'

M. Scagliotti⁴, éminent instituteur en charge de la classe de 7^{ème}, portait en guise de témoins de son origine italienne des chaussures immensément pointues. Lui et elles nous menaçaient de coups de pieds au cul, au cas où notre inconduite aurait dépassé les bornes. Non content de cette menace, relevant plutôt du domaine de la dissuasion, nous étions exposés au risque de la punition consistant à « *aller au coin* » avec, en complément un raffinement supplémentaire digne de Machiavel, un autre italien. Ce traitement particulier ne s'appliquait qu'aux contrevenants ayant commis une infraction majeure aux règles de l'école. En cas de faute lourde, il s'agissait en premier lieu d'aller se mettre le nez collé au mur et, nécessairement, le dos tourné, les bras le long du corps, les fesses exposées au reste de la classe. Pour les cas les plus graves, s'ajoutait une obligation qui était de ne pas bouger d'un iota pendant une durée indéterminée. À cette fin l'instit' nous posait délicatement une feuille de papier sur la tête ; si la feuille tombait, nous étions passibles d'une aggravation de la peine qui risquait d'être le magistral coup de pied au cul déjà évoqué. Du fait de quelque insolence où d'un écart de comportement dont je n'ai pas le souvenir, je fus soumis une fois à

⁴ Les italianistes auront noté qu'en français Scaglio signifie : J'ai lancé ou j'ai jeté



cette épreuve d'attente immobile sous la menace. Il s'y ajoutait l'humiliation du traitement subit face au public toujours goguenard des autres élèves de la classe. Je ne suis pas sûr que la punition ultime et pointue fut un jour appliquée à quiconque, ni même que cela aurait pu arriver. En tout état de cause la menace fonctionnait ; le dispositif scolaire était tout à fait en accord avec la géopolitique mondiale d'alors, la menace nucléaire était au service de la guerre froide et gare à l'incartade.

Le même enseignant que nous apprécions énormément, inspiré d'une initiative moderne, prit un jour l'initiative de nous faire écouter de la musique à la radio collectivement en classe, sur un poste de radio à lampes puisqu'alors les postes à transistors existaient à peine. Une retransmission d'un concert assortie d'un commentaire était au programme. Ce fut la Moldau de Smetana, une œuvre célèbre qui associe admirablement le lyrisme musical à sa capacité descriptive très forte. Ce fut une initiation réussie, car le souvenir m'en est toujours resté.

Classe de neige

Le même instit' nous emmenât en classe de neige au Grand-Bornand en Haute-Savoie. En classe de 7^{ème}, qui ne s'appelait pas encore le CM2, nous eûmes une grande chance qui a consisté à partir en classe de neige pour une durée d'un mois. Ce fut une chance, car l'horaire aménagé prévoyait une alternance entre les séances de ski ou de luge et les cours traditionnels dans une salle de classe. Nous buvions du thé, dans les grands bols en Duralex sur des tables en Formica de la salle à manger.

Ce monde d'alors n'existe plus ; dans les années soixante, les skis Rossignol étaient encore en bois et peints de longues rayures jaunes et noires, les fixations étaient faites de câbles d'acier, les chaussures de ski étaient en cuir plus ou moins imperméables selon le soin qu'on

avait mis à les enduire de graisse. La performance la plus remarquée consistait à se hisser jusqu'aux pistes du Chinaillon. Avec ces chaussures et ces fixations je me suis rapidement fait une entorse de la cheville ce qui interrompit mon apprentissage du ski. Je consacrai le temps ainsi libéré à écrire mon journal.

L'année suivante, M. Scagliotti récidiva en emmenant sa classe, celle qui suivait la nôtre. Il était parti de nouveau en classe de neige avec femme et enfants. Lorsqu'il revint à Paris, tout allait bien pour eux, mais par un coup du sort, sa fille se cassa la jambe à Paris en tombant de son lit à la maison.

La cour

La cour de récréation avait un rôle crucial. Comme il se doit, elle donnait lieu à de nombreux divertissements et voguait au rythme des saisons. Les performances plutôt individuelles s'exprimaient avec une succession de modes saisonnières : celle des billes⁵ et des petits soldats⁶, celle des osselets, celle des petites voitures⁷, etc. Il y avait aussi des manifestations par des jeux plus physiques et plus collectifs : quatre-coins, épervier, chat, chat-perché, chat délo, balle au prisonnier mobilisaient selon l'humeur et l'air du temps des cohortes d'élèves. À la saison, les batailles de boules de neige généralisées étaient un régal pour les plus vaillants et pour ceux qui, bien couverts, finissaient moins trempés que les autres. Pour les moins bien nantis, le jeu était avant tout un exercice inévitable, cruel, froid, mouillé et donc féroce. Nous connaissions tous l'anecdote rapportant que l'élève Bonaparte, futur empereur des Français, déjà

⁵ Quelques us et coutumes : une bille en verre vaut deux billes en terre, les billes en acier étaient rares, coûtaient cher et faisaient peur, il y avait aussi les magnifiques et rares calots en verre multicolores qui tenaient le haut du pavé.

⁶ Les soldats *Mokarex*, cadeaux sortis des paquets de café éponymes étaient en plastique moche et gris ou marron et nous leur accordions peu de valeur, à l'instar des cadeaux *Bonux* sortis des paquets de lessive.

⁷ Les *Dinky toys*, *Solido*, *Corgy toys*, et autres *Matchbox* en métal étaient appréciées, les *Norev*, en plastique, étaient beaucoup moins cotées.

farouche et impitoyable cachait des pierres dans ses boules de neige et la remémoration de ce récit faisait toujours monter la tension parmi les élèves.

Il fallait s'occuper pendant les récréés et les demi-pensionnaires, plus que quiconque, en avaient l'obligation pour chasser l'ennui lors de la pause méridienne. Les jeux de balles et de ballons posaient des problèmes. Les vitres des classes étaient toutes doublées de grillages pour ne pas être les victimes de balles perdues et de ballons sauvages. D'ailleurs longtemps balles et ballons ont été totalement interdits ; seules des balles artisanales faites à la maison étaient autorisées. Les mamans étaient réquisitionnées pour coudre des balles molles avec un agglomérat de chaussettes usagées. Inutile de rêver au football, mais pour jouer à la balle au prisonnier cela suffisait.

Vous avez dit Félix ?

L'école était située au 13 place Étienne Pernet, à Paris dans le 15^{ème}. Nous ignorions tout de ce Monsieur Pernet. Né en 1824, mort en 1899, c'était un prêtre catholique français, fondateur de l'ordre des *Petites Sœurs de l'Assomption*. Sa cause en béatification fut introduite à Rome, l'Église catholique reconnaît l'héroïcité de ses vertus et il fut déclaré vénérable par Jean-Paul II en 1983 soit une vingtaine d'années après notre passage dans l'école située sur la place qui porte son nom à partir de 1964. La station de métro la plus proche de l'école, bien connue quant à elle, porte le nom de Félix Faure. Enfants, nous ne savions rien sur ce Monsieur Félix Faure⁸. Nous connaissions mieux le nom de Félix Potin, même si nous n'en savions guère plus sur sa propre carrière⁹ hormis le fait que les

⁸ Président de la République Française de 1895 à 1899

⁹ Jean Louis Félix Potin, né le 9 juillet 1820 à Arpajon et mort le 19 juillet 1871 est le fondateur de l'enseigne française de distribution du même nom. Sous le Second Empire, il parvient à développer son commerce à Paris grâce à une conception

petites épiceries de quartier comme celle qui était située au bas de mon immeuble portaient son nom à la consonance désuète et comique. Au milieu de la place, face à l'école trône la quelque peu banale église paroissiale Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, où la classe entière allait à la messe une fois par semaine, une messe qui venait en sus de celle du dimanche à laquelle ma mère m'astreignait également. Notre école dite « Saint-Joseph » ne portait pas le même nom que l'église qui lui était contiguë, ce que nous ne parvenions pas comprendre, mais enfin, à notre insu, nous étions ainsi sous une double protection. Jean-Baptiste avait annoncé la venue du Messie. Peut être aimions-nous qu'il eut choisi une vie austère dans le désert, avec des vêtements en poils de chameau, une nourriture à base de sauterelles et de miel sauvage. Quant à Saint Joseph, on nous avait conté combien son courage et sa protection étaient remarquables lorsqu'il prit quelques décisions difficiles comme la fuite en Égypte et le retour à Nazareth pour protéger sa famille. Il nous fut décrit comme représentant la dignité du travail manuel et la grandeur de l'ordinaire. Père adoptif de Jésus il avait déployé tendresse et paternité attentive ce qui ne pouvait que plaire aux petits élèves que nous étions.

À propos de M. Faure, quand nous avons grandi, une anecdote piquante courait dans la famille. Un passant, cherchant son chemin non loin dans le quartier, se mit à demander à un quidam où se trouvait l'église Saint Félix Faure. Nous, nous savions déjà que ce Félix-là n'avait rien fait pour être un jour béatifié. Bien plus tard, j'appris que Monsieur Faure, Félix de son prénom avait été un remarquable sinon éminent Président de la république française. Il était surtout passé à la postérité à cause des circonstances tragiques

novatrice du métier d'épicier ; commerçant, Potin possède également sa propre usine de transformation des produits bruts qu'il achète. À partir des années 1980, confrontés à la concurrence des autres enseignes de la grande distribution, les magasins perdent en rentabilité ; l'enseigne disparaît en 1995.

et croustillantes de son décès accidentel. Le possiblement bienheureux homme, (il s'appelait Félix), avait succombé alors qu'il était en compagnie d'une demi-mondaine. Selon la rumeur populaire, une congestion cérébrale (un AVC, dirait-on aujourd'hui) consécutive à une « gâterie » prodiguée par sa jeune maîtresse, Marguerite Steinheil, lui aurait été fatale. Voyant son amant de 58 ans suffoquer, la malheureuse aurait appelé à l'aide avant de s'enfuir à toutes jambes, quittant le Palais de l'Élysée en oubliant sur place son corset - certaines mauvaises langues assurent qu'il aurait d'abord fallu lui couper les cheveux pour la dégager des mains crispées de son partenaire -. L'anecdote raconte que l'abbé arrivé sur les lieux pour l'extrême-onction aurait ensuite demandé si le Président de la république avait « *encore sa connaissance* ». « *Non, elle vient de s'enfuir par l'escalier de service* », lui aurait alors répondu un garde. En témoignent aussi les propos que l'on prête à Clémenceau : « *Il voulait être César, il ne fut que Pompée.* », « *Félix Faure est retourné au néant, il a dû se sentir chez lui.* » Nous ne savons pas ce qui relève du mythe et ce qui relève de la vérité historique ou de l'humour grivois. Si Félix Faure n'est pas décédé sur le coup, mais quelques heures après, la presse de l'époque ne s'était en tout cas pas gênée pour conclure, comme Le Journal du peuple, qu'il était mort d'avoir trop « *sacrifié à Vénus* ». Les chansonniers ont quant à eux rapidement gratifié Marguerite Steinheil du gracieux surnom de « *pompe funèbre* ». Nous voilà partis bien loin des petites sœurs de l'Assomption.

Nourriture scolaire

Après les récréations, revenons à une préoccupation habituelle des petits élèves que nous étions. La nourriture est à l'école ce que la culture est à la gaudriole. La production en masse du Choco BN, avait démarré un peu plus de dix ans avant notre épopée scolaire en primaire. Cet en-cas était constitué de deux biscuits carrés assez

épais ayant des bords et des coins arrondis qui enserrèrent une couche de préparation chocolatée. Ledit choco était contenu dans une enveloppe de papier formant des chapelets, lorsqu'on les achetait. L'ambivalence du choco BN est simple à décrire. Pour les mamans, il présentait l'avantage considérable de les dispenser de préparer et d'emballer un goûter et de plus, ils ne coûtaient pas cher. Elles pouvaient les fourrer directement dans le cartable de leurs enfants et il était censé y rester toujours propre et les livres et les cahiers aussi. Comme les biscuits de marine ou les biscuits de survie, maintenus au sec, ils se conservaient longtemps et les mamans pouvaient toujours en avoir une bonne quantité en stock. Le point de vue des enfants était quant à lui radicalement différent, ce goûter était certes roboratif, mais pas très bon et plutôt « *étouffe chrétien* » (même à l'école Saint-Joseph). Il ne s'appelait que choco parce que ce n'était pas vraiment du choco-lat qu'il contenait, mais une préparation contenant 3,4 % de cacao maigre (si, si...). Mais, le plus important, n'est pas là, lorsqu'on ouvrait le paquet le cho-co-B-N était toujours cassé, en miettes ou même en poussière. J'ai vérifié sa recette industrielle¹⁰. Même s'il incorpore de l'huile de palme, en principe il ne devrait pas contenir de sciure de bois quoiqu'il en partage le goût. Cela provient du fait qu'il entre dans sa composition moult écorces, en l'occurrence celles contenues dans les farines complètes des céréales de froment, de seigle et d'orge. Alors, c'est vrai que, faute de chocolat en quantité respectable, un peu après, il y a eu des BN à la fraise, etc. Mais ceux-là contenaient une sorte de garniture parfumée, ne méritant pas le nom de confiture de fruits, qui faisait surtout office de colle. Cette glu était destinée avant tout à plaquer les deux biscuits de poussière l'un contre l'autre et avait un effet collatéral. Ce conglomérat parfumé assez sucré, s'incrustait durablement entre les dents et sur les gencives des heureux élèves

¹⁰ <https://www.episaveurs.fr/system/files/2020-09/Produits/produits-1130-Bisc-fourre-choc-paq-295G-16Ux18-BN-FT.pdf>

affamés que nous étions. Désormais, la preuve est faite, le choco BN a toujours été le chantre du cacao trop cher et du vrai chocolat trop délicat pour pleinement mériter de côtoyer les écorces de céréales.

Les capacités inventives des petits élèves que nous étions meublaient les quelques moments qui nous restaient libres. Un scandale intervint le jour où nous avons posé en équilibre au sommet de la porte entrebâillée de la salle de classe un camembert qui est tombé sur la tête ou au pied de l'instituteur au moment où celui-ci voulut y entrer.

Pour les repas du déjeuner nous étions contraints de faire la queue pour pouvoir accéder au réfectoire. La configuration des lieux nous forçait à attendre à l'extérieur même en cas d'intempéries, le tout sur un haut escalier bordé d'un mur ce qui présentait tous les inconvénients possibles pour les hordes d'affamés que nous étions. Les bousculades les plus terribles nous servaient de hors-d'œuvre.

À la cantine, les jours de petits suisses étaient redoutés du personnel qui nous servait. Nous étions censés retourner notre assiette pour les disposer sur la partie restée propre de celle-ci, ce qui évitait de générer trop de vaisselle. Immanquablement, après avoir déroulé le petit papier formant le cylindre du petit suisse, certains d'entre-nous lançaient à toute force ses précieux aliments jusqu'au plafond où ils avaient tendance à rester collés un certain temps. C'est à dire qu'il fallait nécessairement qu'ils sèchent un tant soit peu pour que leur adhérence diminuant, ils en viennent à tomber du plafond par surprise sur ce qui ou ceux qui se trouvaient en dessous. Le temps écoulé entre la propulsion ascendante de la matière délictueuse et sa chute constituait la clé du crime parfait en empêchant d'identifier l'auteur initial du jet crapuleux. Quand au dessert, nous étions gratifié d'une compote de pommes qui avait plus

le goût de ferraille de leur boîte de conserve que le goût de pommes, ce sport de haute voltige n'était pas possible, hélas.

Le palais de l'alu

Notre école de quartier était relativement petite et à part la cour de récréation de dimensions modestes, ne possédait pas de lieu véritablement propice à l'éducation physique et sportive, à l'époque



on disait la gymnastique. En l'absence d'installations adaptées nous bénéficions de temps à autre d'un accord nous permettant de disposer d'un créneau horaire au stade Suffren situé au pied de la tour Eiffel et de l'hôtel Hilton. L'activité sportive commençait avant même d'atteindre le stade puisque les

bambins que nous étions s'y rendaient à pied depuis l'école, ce qui nécessitait vingt-cinq minutes de marche à pied dans les rues de Paris, aller simple et par tous les temps. Je ne sais plus s'il était concevable d'y aller systématiquement en métro. Sur le chemin qui nous menait au stade j'admirais à chaque fois un magnifique immeuble, un splendide bâtiment de style art déco au 87 boulevard de Grenelle dans le 15^{ème} arrondissement. Cette nécessaire pérégrination nous forçait à longer le bâtiment que j'évoque. Il est aisément reconnaissable, totalement unique en son genre nous le verrons. Qui plus est, l'occasion est offerte à tous de l'admirer de manière privilégiée puisqu'il est visible depuis le métro aérien. Le métro force en quelque sorte ses passagers à l'observer dans un travelling en contre-plongée, l'effet est produit par le léger surplomb et le glissement de la perspective depuis les rails est vraiment très cinématographique. Le bâtiment abritait le Centre technique de l'aluminium français et avait été construit en 1942 sous la direction

de l'architecte français Gustave Saacke (1884-1975). La bâtisse orangée-rouge brique est ornée de très nombreux et très voyants bas-reliefs en fonte d'aluminium et magnésium, œuvres de Riolo, parfaitement visibles depuis la voie publique. Ils représentent avec force détails dans un décor visuel bavard, l'étude, la production et l'utilisation de l'aluminium. Dans un élan enthousiaste, les scènes lyriques de chercheurs absorbés par leur étude scientifique du métal et la représentation d'escouade de travailleurs stakhanovistes sont agrémentées par la mise en scène d'animaux mythiques, d'un taureau, de chevaux et de sirènes, d'éphèbes et de délicieuses naïades entièrement nues. Cela ne déplaisait pas aux jeunes écoliers que nous étions. Mais comment la France de 1942 avait-elle été capable de construire ou d'achever la construction d'un tel bâtiment de taille imposante et aussi visiblement coûteux ? Cet édifice apparut si important et si prestigieux qu'il fut orné en 1948 par ces splendides œuvres sculptées. Il est vrai que l'aluminium dans les années quarante constituait un enjeu technologique de première importance, la guerre ayant fait exploser les besoins et les progrès techniques en perpétuaient tous les usages... Cet objectif de recherche stratégique s'était donc bien vu être accompagné par l'érection d'un bâtiment élégant, quoique hors normes en plein Paris. Faut-il s'en plaindre ? Retenons que l'aluminium était devenu un idéal moderne, une des expressions qui définit le mieux l'avènement de ce métal au milieu du xx^e siècle. En mettant à profit ses qualités esthétiques et sa capacité à être aisément travaillé et moulé et en y alliant son caractère inaltérable, l'aluminium s'est adapté et il s'est livré à la perfection à l'ornement d'un bâtiment édifié à sa propre gloire et voué à l'admiration des écoliers de passage dans le secteur.

Fins de semaines

Le chemin du retour à la maison le samedi midi m'offrait un délicieux spectacle le long des trottoirs de la ville. Des rôtissoires

munies de multiples broches tournantes me narguaient. Les commerçants avisés avaient placé ces engins à roulettes à l'extérieur de leurs boutiques. Bien visibles, vitrées et odorantes, nous barrant le chemin sur le trottoir et garnies de poulets dorés à souhait, on ne pouvait leur échapper. Elles me faisaient courir à la maison où j'espérais parfois trouver un pareil festin. Un de ces artistes, un boucher de la rue de la Croix-Nivert avait une plaque sur sa porte précisant qu'il s'appelait M. Thuboeuf, ce qui ne manquait pas de nous faire rigoler car ce boucher professionnel ne négligeait pas non plus les poulets rôtis.

Le chemin des écoliers

Le chemin des écoliers est une expression qui illustre à merveille ce que je pratiquais assez régulièrement avec mes camarades de classe. Rentrer à la maison après l'école n'était donc pas toujours le résultat du chemin le plus direct, ni du plus rapide.

A Paris, il n'y avait guère de chemins à proprement parler et en tous cas pas de chemins que nous puissions parcourir comme les enfants pouvaient le faire à la campagne. Nous empruntions donc des rues supposément inconnues. Nous les petits Parisiens, nous avions en revanche un avantage sur les petits ruraux, c'est que nos rues portent des noms évocateurs de personnages illustres toujours indiqués par des plaques émaillées rectangulaires et inscrits en blanc sur un fond bleu plutôt sombre entouré de contours verts. Le tout est toujours soigneusement pitonné et parfois même enchâssé dans les murs des bâtiments aux coins des intersections de chacune des rues parcourues. C'était donc un festival d'hommes célèbres qui me conduisaient à l'école ou m'en ramenaient.

A tout seigneur, tout honneur, j'habitais dans une rue assez modeste placée sous la protection symbolique du comte Charles Lefebvre-Desnouettes (1773-1822), valeureux soldat, brillant cavalier, proche de Napoléon, aide de camp de Jérôme Bonaparte et général d'Empire. Son nom quasiment inconnu contraste avec les nombreux

exploits et les nombreuses blessures qui lui furent décernées. Généralement on ignore aussi qu'il fut président en Alabama de la « *Vine and Olive Colony* » avant de périr dans le naufrage d'un navire nommé « *L'Albion* » au large de l'Irlande. Que de voyages !

Après la rue Desnouettes, mon itinéraire suivait la rue de la Croix-Nivert. Ladite croix a existé, mais je ne l'ai jamais vue sur le trajet, pas plus que je n'ai rencontré sur le chemin de l'école le monsieur Nivert qui selon toute vraisemblance aurait pu en être l'instigateur. J'en venais ensuite à croiser la rue Lecourbe¹¹ qui en plus de ne pas l'être (courbe) honore elle aussi un général français de la Révolution et de l'Empire. Elle suit le tracé d'une voie romaine qui reliait Lutèce à Sèvres et à Meudon, ce qui, sans aucun doute m'investissait ainsi d'un long héritage. Il me fallait traverser rapidement la rue de la Convention qui n'évoquait rien pour moi et ne me semblait en rien héroïque. Mais, c'est alors que je réussissais à prendre mon envol grâce à ces deux frères, des pionniers dans leur art, à la fois aviateurs et constructeurs d'avions mis à l'honneur par la rue des frères Morane, Léon (1885-1918) et Robert Morane¹² (1886-1968). Les frères Morane furent les premiers pilotes au monde à dépasser les 100 km/h. C'était non loin de là, à Issy-les-Moulineaux le 9 septembre 1910, ils firent même une pointe à 106,5 km/h. L'aérodrome d'Issy-les-Moulineaux n'accueillait initialement que des expérimentations aéronautiques et des avions à hélices. Le hameau des Moulineaux se situait près de la Seine où les nombreux moulins à eau qui y étaient installés étaient utilisés pour moudre le grain. Vint ensuite s'installer le site de l'aérodrome qui ultérieurement fut rattaché à la

¹¹ (1759-1815)

¹² À ne pas confondre avec le Bob Morane qui était à l'époque mon héros de roman préféré, romans publiés chez Marabout dans lesquels se mêlaient voyages exotiques, action, énigmes, espionnage, aventures et science-fiction.

ville de Paris. Il m'était très familier car il se trouvait très proche de la maison. Transformé en hélicoptère, à côté de la Cité de l'Air, on pouvait y admirer les performances des hélicoptères, ceux qui transportaient principalement des militaires, quelques édiles de l'État et pendant un temps, ceux qui servaient à la liaison aérienne régulière de la Sabena reliant Paris à Bruxelles.

Revenons au chemin menant à l'école : une fois que j'étais arrivé au bout de la rue des deux héros Morane, pionniers de l'aviation, j'atterrissais directement sur la place Étienne Pernet où siégeait mon école et la station de métro Félix Faure sus-mentionnée.

Ceci dit, le vrai chemin des écoliers consistait à s'autoriser des variantes, je ne pourrai pas énumérer tous ces détours enfantins. J'oublie donc ici les Théodore Deck¹³, les Duranton¹⁴, les Javel¹⁵ et même Émile Zola¹⁶ et son avenue. Ces diverticules me donnaient des petits plaisirs, mais j'en avais aussi d'autres, plus grands. Le plus délicieux était celui qui consistait à me mettre dans le sillage d'un illustre navigateur portugais, considéré comme le premier Européen à arriver aux Indes par voie maritime en contournant le cap de Bonne-Espérance en 1498 : j'empruntais ainsi souvent la rue Vasco de Gama et longeais l'échoppe du relieur. Mon père avait parfois recours aux services de cet artisan d'art. Sa minuscule boutique lui servait également d'atelier et le passant - devant la vitrine démunie de rideaux - découvrait tout, car dès que le rideau de fer était soulevé

¹³ Céramiste et ancien adjoint au maire du 15^{ème} arrondissement de Paris.

¹⁴ Duranton est un aventurier et voyageur français. (1787-1838) Accusé de toute part de détournement, de malversation, d'espionnage au profit des Anglais, et même de vouloir devenir roi du Khasso, il est arrêté en juillet 1837 puis, faute de preuves, remis en liberté.

¹⁵ Elle tient son nom du fait qu'elle est l'artère principale et historique du quartier de Javel, qui a également donné le nom à la fabrique d'hypochlorite de sodium — vendue sous le nom d'eau de Javel — qui s'y trouvait au XVIII^e siècle.

¹⁶ Émile, lui, on ne le présente plus. Désolé pour ceux qui ignorent encore qui il est. Qu'ils retournent à l'école ! *sic* !

on voyait l'homme travailler dans son environnement. Derrière son dos trônait une presse de taille impressionnante et l'ouvrier-artiste se trouvait assis face à un large établi constellé d'une multitude d'outils mystérieux, enveloppé d'une odeur de cuir et de colle, entouré d'un capharnaüm de matériaux divers, papiers, cartons, ficelles et fils... Il était cerné par de gigantesques piles de livres plutôt disparates laissés en attente à toutes les étapes de leur restauration ou de leur embellissement. Ce spectacle forçait mon admiration. Je passais ensuite devant les ateliers-usines d'Alsthom avant de rentrer sagement à la maison.

Tout le monde sait qu'à l'instar de l'école, les voyages forment la jeunesse. C'est ainsi qu'en empruntant le chemin des écoliers, je faisais le tour du Monde à pied en un quart d'heure, accompagné par les héros les plus illustres que l'on puisse imaginer. ■



© Tous droits réservés

PIERRE GOJAT MMXXV